

D'une nouvelle ardeur chaque jour transporté,
Sublime pourvoyeur des forces digestives,
Fait à mille gibiers passer les sombres rivés.
Véritable séjour de tout contentement,
Délicieux Eden pour le riche gourmand,
Aiguillonnant enfer du gastronome avide
Qui, comme son gousset ayant l'estomac vide,
Humme, en passant, des plats les stériles vapeurs,
Prodigue à mes héros tes plus douces faveurs !
Peut-être quelque haine encor les accompagne :
Que la paix dans leur sein coule avec le champagne !
Durant, combien de fois tes merveilleux travaux,
Tes plats médiateurs ont uni des rivaux !
Ah ! si tous les partis qui divisent la France
Pouvaient venir chez toi rompre quelque abstinence,
On verrait en un jour, grâces à tes talents,
Ce que tous nos Sullys n'ont pu faire en dix ans.
Au temps où nous vivons, ton art est plus utile
Que ne peut le penser un vulgaire imbécile ;
Aujourd'hui la cuisine est mère des grands noms ;
La Gloire à ses fourneaux allume ses rayons ;
Aujourd'hui, sans manger on ne saurait rien faire,
On mange à l'Institut, on mange au ministère ;
On délibère à table, et par un beau côté
Les Français, à la fin, suivent l'antiquité.

Voilà, Durand, voilà ce que peut ta science !
Connais par ses effets quelle est ton importance ;
Reste toujours fidèle à ce noble métier.
Puisse-tu longtemps vivre, vivre cuisinier !...
Mais ton art, malgré moi s'emparant de ma lyre,
De son premier objet éloigne mon délire ;
J'abandonne Hiéron pour Castor et Pollux.
Retourne aux héros dont je ne parlais plus ;
Que mon sujet soit un. Montre-moi, je te prie,
La salle qu'en entrant leur cohorte a choisie...
La voilà !... Mais qui peut rendre un pareil tableau ?
Ma main, ma faible main sent trembler le pinceau !
Intempétes mangeurs, leur mâchoire indomptable
Dévora en moins de rien ce qui paraît sur table ;
Le fracas de leurs dents doit s'entendre au dehors ;
Et, luttant à l'envi de lachiques transports,
Chacun d'eux, opérant merveilles sur merveilles,
Dans sa soif héroïque a vaincu dix bouteilles...

O mes amis, buvons !... J'ai fatigué ma voix,
J'ai séché mon gosier à chanter vos exploits...
Buvons !... Encore un coup ! à la santé des braves
De toutes lois d'honneur magnanimes esclaves !
Surtout à la santé du buveur triomphant
Inébranlable encor quand tout est chancelant !

Nîmes, 1820.

En lisant ces vers où tant de verve comique abonde, en songeant au caractère si différent des accents que, depuis cette époque, la même voix a fait entendre, on se prend d'abord à réfléchir tristement sur les vicissitudes de la destinée humaine ; mais lorsqu'on voit ensuite combien le poète s'est élevé dans les afflictions, on se console, on adore les décrets suprêmes, et l'on accepte avec courage cette lutte où l'âme se développe dans tout son éclat, dans toute sa grandeur divine.

Un membre de la société où furent lues ces joyales inscriptions fit représenter un vaudeville sur le théâtre de Nîmes, et pria Reboul d'écrire, pour la joindre à cette pièce, une cantate sur la guerre d'Espagne. La cantate fut chantée aux grands applaudissements du public, et révéla aux Nîmois un vrai talent poétique. Elle se terminait par cette strophe :

Jadis le fier Ibérie
Nous reprochait une défaite ;
Le monde aujourd'hui n'a plus rien
Qui n'ait subi notre conquête.
Des preux tombés à Roncesvaux
Que l'ombre sanglante s'apaise ;
Nous triomphons sur leurs tombeaux ;
La victoire est encor française !

La solitude plusieurs fois renouvelée autour de lui par la perte d'un père, d'une mère et de deux femmes, toute cette série de douleurs domestiques qui se déployaient auprès du cercueil durent tourner l'esprit de Reboul vers les tristes méditations et faire vibrer la corde plaintive. Les révolutions politiques entraînèrent bientôt son imagination dans des voies nouvelles, et lui donnèrent ces teintes sérieuses et mélancoliques qui sont restées le caractère de sa poésie. En 1828 la *Quotidienne* publia et divers journaux répédèrent l'Angel

et l'Enfant avec d'unanimes éloges. Nul chant de Reboul n'a trouvé autant d'admirateurs ; la peinture, la musique et la sculpture se sont inspirées à l'envi de cette composition d'un sentiment si religieux et si pur que l'on croit voir, à travers la transparence de la pensée et des vers, la rayonnante et douce figure de l'ange planant avec amour sur le berceau de l'enfant. M. de Lamartine, étonné, applaudit par une *Harmonie*, et chanta le *Génie dans l'obscurité*. Reboul répondit, et ce fut entre les deux poètes un noble échange, une jointe courtoise dignement soutenue. Dans quelques-unes de ces lignes qui jettent la gloire sur un nom M. de Chateaubriand s'est plu à mettre en lumière celui du poète-boulangier.

En 1835 M. Alexandre Dumas, passant à Nîmes, vint le visiter, annoncé par une lettre de M. le baron Taylor. Il a écrit lui-même avec l'esprit et le talent dramatique qui le distinguent cette visite où, ravi des beaux vers que Reboul exhuma pour lui de son modeste secrétaire, il le décida à publier son premier recueil. Ce volume parut en 1836 sous les auspices de M. de Lamartine et de M. A. Dumas ; il a eu cinq éditions, aujourd'hui complètement épuisées.

Un jour du mois de juillet 1839, l'auteur des *Martyrs*, visitant quelques cités du Midi, poussait une reconnaissance jusques à Cannes afin d'étudier, pour les décrire dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, les lieux où Bonaparte débarqua aux Cent-Jours.

A Nîmes, M. de Chateaubriand, avec la courtoisie et la grâce du génie, s'empressa de conduire sa muse vers celle de son humble frère en poésie. Quand le secrétaire de l'illustre voyageur demanda Reboul, ce fut le boulangier lui-même qui vint répondre et donner son honneur, celle où commence un peu de repos après le labeur de la journée. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit sur la carte qui lui fut remise le grand nom de Chateaubriand ! Il se confondit en excuses et se hâta de retenir le noble visiteur.

Au mois d'avril 1839, Jean Reboul vint à Paris publier son poème du *Dernier Jour*. Paris l'étonna sans l'éblouir. Accueilli, fêté par les écrivains les plus célèbres et plusieurs des notabilités de notre époque, il parut dans de brillants salons, et retourna bientôt avec bonheur à sa laborieuse existence, à ses anciennes habitudes. A Nîmes sa vie est retirée ; il s'est fait une loi de n'accepter aucune invitation. Il n'en est pas moins connu et aimé. Son intimité se compose d'hommes du barreau, d'ecclésiastiques, de jeunes gens dont quelques-uns sont poètes.

Ainsi qu'on en peut juger par le portrait placé en tête de cette édition, Reboul parait donc d'une constitution robuste ; ses épaules sont larges, un peu voûtées ; il a quelque lenteur dans la démarche. Sa tête, dont les lignes sont nobles et distinguées, porte les rides du travail, surtout au front, que couronne une abondante et noire chevelure. Ses yeux, qu'ombrage un épais sourcil, sont de ces yeux puissants et veloutés faits pour exprimer l'amour ou la haine, comme le dit A. Dumas. Quoique grave et austère, sa figure est d'une grande mobilité, et ne peut être parfaitement comprise qu'après avoir été vue au jour d'impressions diverses. Il cause peu et bien. Il fume beaucoup, et plus d'une fois les soucis du jour s'envolent avec les ondulations de la fumée qui appelle la rêverie et les songes menteurs. Il est parfois distrait ; sa conversation s'anime souvent d'une pointe d'aimable gaieté et d'inoffensive plaisanterie ; c'est un homme foncièrement juste et mesuré. Sa diction est lente et sentie ; lorsqu'il lit, s'n

bras s'étend, sa main se ferme, à l'exception de l'index, qui suit le mouvement de la pensée et du vers. M. Dumas est d'une ingénieuse fidélité lorsqu'il décrit le travail de la boutique, le costume du maître, *costume très-simple, mais très-propre, et tenant un milieu sérieux entre le peuple et la bourgeoisie*. Il est fidèle historien quand il rappelle le *petit escalier tournant situé dans un angle de rue, puis le grenier sur le plancher duquel est amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes, les petites vallées que ces montagnes nourricières forment entre elles, et, au bout de dix pas la porte d'une chambre dont la simplicité est presque monastique ; des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire, un modeste canapé, formant tout l'ameublement*.

Cette chambre si simple a reçu bien des visiteurs illustres ; elle a vu arriver bien des hommages de livres ou de lettres aux seaux armoriés. Autour du cadre d'une glace brillent des cartes de hauts personnages, de priances étrangères et d'écrivains distingués.

Ses lectures favorites sont la Bible et Corneille. Il professe une admiration particulière pour la littérature espagnole, et cite avec enthousiasme des fragments du roman ero du Cid.

Pour lui la poésie n'est pas une affaire d'art ou d'intérêt, mais une sainte mission ; c'est encore une amie à laquelle il ne confie les secrètes pensées de l'âme et l'exubérante affection du cœur qu'aux seuls jours où elle est souriante et où l'esprit souffrant sent le besoin de sa causerie.

Entouré d'imposantes ruines, Reboul se plaît à visiter ces témoins d'une civilisation disparue ; il fait avec amour les honneurs des Arènes par lui chantées, et respire à l'aise sous les vastes ombrages de la fontaine.

Aux jours qu'il peut consacrer à de poétiques pèlerinages, il va saluer le pont du Gard, les monuments d'Arles, ou s'achemine vers Aigues-Mortes.

Sa poésie a toujours un but utile et élevé. On y reconnaît ce qui fait le chantre inspiré, le *vates* à l'esprit divin, à la voix retentissante. Il nous rappelle ces hommes antiques qui portaient haut la tête, sentaient ruisseler dans leurs veines un sang généreux, et avaient une âme énégiqae pleine de compassion pour les misères de l'humanité. Son premier recueil, parfaitement en dans sa tendance, est varié dans la forme et dans le choix des sujets. Il ne nous semble pas que J. Reboul ait jamais voulu suivre les traces d'aucun maître ; c'est en gardant son indépendance qu'il a surtout mérité de fixer les regards.

La critique lui a reproché de ne pas faire entendre des accents auxquels on pût reconnaître le barde échappé des rangs du peuple ; elle eût voulu que le boulangier se révélât surtout dans ses vers. Il ne pouvait en être ainsi. Le poète a bu, comme tant d'autres, aux tristes sources des la science ; c'est un homme mûri au soleil de la civilisation des grandes villes ; il a lu et médité. Il plonge le regard dans l'histoire avec une vive pénétration, et prononce sur les hommes et sur les choses des jugements d'une grande sagesse.

Nous avons textuellement emprunté ces détails biographiques et la plupart de ces appréciations à la *Galerie de la Presse*, et surtout à l'intéressant travail publié à Lyon par M. Collombet. Un artiste distingué de la même ville, M. Périn, a reproduit avec un rare bonheur et une grande habileté les traits du poète sur une médaille en bronze.

D'autres voix poétiques sorties des rangs du peuple sont venues s'unir à celle du bou-